

A PROPOS D'UN PORTRAIT DE FRANS HALS (Collection Lord Iveagh).

Un Anversois, chef d'escadre et fondateur de Batavia.

Par Albert de BURBURE de WESEMBEEK,
membre de l'Académie de Marine.

En août 1873, un Anglais né à Bruxelles, M. John Waterloo Wilson — auquel la capitale a dédié une rue — organisa au Cercle Artistique et Littéraire de cette ville, et au profit des pauvres locaux, une exposition de sa magnifique galerie particulière de tableaux anciens et modernes.

Si l'école anglaise, l'école flamande et l'école française étaient représentées par des œuvres remarquables, l'école hollandaise occupait cependant ici une place prépondérante.

Ne voyons là qu'une bizarrerie tout à fait apparente car, bien qu'Anglais de race, M. Wilson avait, pendant plus de trente ans, habité la Hollande. Vivant dans l'intimité des chefs-d'œuvre de cette école de peinture originale et forte, en quittant le pays des tulipes, M. Wilson entendit avoir sous les yeux quelques souvenirs des maîtres qui l'ont illustré.

Les perles de cette collection étaient constituées par une série de Frans Halz signés, sinon tous du nom même ou du monogramme du maître, au moins de son inimitable coup de pinceau, de sa touche brusque et juste, éminemment personnelle et caractéristique.

Si celui qui reçut à Harlem des leçons de Van Mander fut pendant longtemps délaissé, on peut aujourd'hui avancer que, parmi tous les peintres sans distinction d'époque ou d'école, Frans Hals est le plus prodigieux peintre qui ait jamais été. Il n'est que cela, mais il l'est avec une souveraine maestria, avec une virtuosité sans égale. C'est surtout dans les portraits que Frans Hals triomphe et M. Wilson en possédait plusieurs, valant les plus célèbres du maître.

Nul n'ignore que Frans Hals est essentiellement un peintre de portraits. La faculté observatrice, la sympathie ardente et

quasi fanatique confondant l'exécutant avec son modèle, et grâce auxquelles on pénètre au fond du cerveau vivant de l'artiste, il la possédait au suprême degré, nous a dit Fontainas.

De la même façon qu'un peintre de genre anime de son sentiment propre la forme extérieure des choses, Frans Hals se laissait transparaître lui-même dans ses portraits avec du respect, avec de la nonchalance, avec du laisser-aller, selon les circonstances. Dénué de toutes exigences intellectuelles, son tempérament est positif, jusqu'à un certain point lourd et grossier. Mais ce qu'il voit, il le voit avec une joie fervente. Il s'en éivre, il le traduit, le transplante sur sa toile avec un acharnement de conviction, de résolution, de jouissance heureuse et forcenée.

Une qualité appartenant en propre à l'artiste qui mourut terrassé par la misère c'est ce pouvoir d'exalter le rire, le rire sous toutes ses formes, à tous les degrés. Si parfois il lui arrive de dresser de calmes figures graves, leur sérénité d'expression les fait alors voisines avec l'élégance hautaine et paisible de Van Dyck.

Dans la présente communication, nous nous bornerons à parler, parce qu'il présente un caractère maritime, du portrait que nous voyons reproduit, gravé pour la circonstance par Léopold Flameng, dans le luxueux catalogue édité chez Clays en 1873, à l'occasion de l'exposition bruxelloise. Le personnage représenté que, faute d'une identification possible, le catalogue dut se borner à désigner sous le nom de « l'homme à la canne » est habillé, en noir, avec une collerette et des manchettes blanches, dont la dissonance se résout en un accord parfait.

Quoiqu'il ne soit pas armé de la chope traditionnelle, les buveurs de Jean Steen ne refuseraient pas de tenir tête à « l'homme à la canne ». Par le fait qu'il est ventripotent, on présume que ce joyeux personnage doit aimer la bonne chair.

Certes la riante et fraîche figure du modèle anonyme de Frans Hals est celle d'un bon vivant. Le pétilllement de son regard et la largeur de son sourire, qui se développe sous une moustache gaillardement frisée, garantissent son excellente humeur. La massive chaîne d'or qui lui pend au cou donne une haute idée de la situation importante du personnage la

main gauche crânement posée sur la hanche, la main droite solidement appuyée sur une canne grosse comme celle de M. de Balzac affirme un imperturbable aplomb. Sans doute, la quasi monacale bedaine que nous voyons ici trahit peut-être une digestion difficile. Cependant, la tranquillité avec laquelle notre homme reçoit en plein visage les rayons du soleil, nous renseigne complètement sur la pureté de sa conscience. Ce



L'Amiral Anversois Pieter Van den Broeck.
 (D'après un portrait de Franz Hals).

rieur est peut-être un viveur, mais nous pouvons gager aussi qu'il y a en lui l'étoffe d'un fort brave homme.

Personnage de bonne compagnie et de condition fort élevée, le modèle représenté par Franz Hals demeure par dessus tout un homme du plus imperturbable sang-froid. En évoquant avec tant d'expression un semblable caractère, le grand peintre qui naquit à Anvers, ne peut que gagner dans l'estime de ses admirateurs. En effet, ce n'est pas tout de tracer un bon portrait, il faut le faire ressemblant, de cette ressemblance, la vraie, où s'accuse le caractère de l'homme que l'on veut personnifier.



L'Amiral Antoine van Diemen remettant à Batavia,
le 17 décembre 1629, une chaîne de commandement
à l'Amiral Van den Broeck.

(D'après un dessin d'Hendrix).

Car « l'homme à la canne » put finalement être identifié. En descendant de quelques pouces le cadre de cette toile de 67 centimètres de hauteur sur 54 de large, il fut facile d'apercevoir l'extrémité inférieure de la fameuse canne, mais il s'agissait en réalité, non pas d'une canne, mais d'un bâton de commandement. Et c'est ce bâton de commandement qui, expliquant la crânerie de l'attitude du personnage peint par Franz Hals, permit de circonscrire singulièrement le champ de recherches entreprises.

En réalité l'image dont nous illustrons la présente communication ne reproduit pas d'une manière absolument minutieuse le tableau de Frans Hals. En effet, pour la facilité de sa tâche, le graveur a supprimé ici le dossier de la chaise et, afin de réduire son travail de pointillés, il a ajouté dans le fond une draperie décorative.

L'authentique reproduction du tableau — qui appartient aujourd'hui à un collectionneur anglais, Lord Iveagh — se trouve dans l'iconographie de Frans Hals, éditée à Berlin en 1923, et réunie par les soins de M. Valentiner, conservateur au Musée de Détroit (E.-U.).

Point n'est besoin de grossir la personnalité de l' « homme au bâton de commandement — aujourd'hui identifié — pour augmenter la valeur des renseignements que nous possédons sur lui. Les états de service du modèle sont par eux-mêmes assez honorables, ses exploits assez fameux pour qu'il nous suffise de le suivre dans le récit sorti de sa propre plume.

Et tout d'abord saluons un Anversois, Pieter Van den Broecke ou Van den Broeck. Né en 1585, la toile peinte par son compatriote Franz Hals, nous le représente âgé de 48 ans. A cet égard, pas de doute possible. En effet, un portrait, gravé par Adrien Mathaus, le dit en toutes lettres: « Pieter Van den Broecke van Antwerpen, ætatis suae 48, anno 1633. »

Venu au monde en 1584, Frans Hals avait à peu près le même âge que l'homme dont il léguait l'effigie à la postérité. Mais, comme Frans Hals lui-même, Flamand de naissance, P. Van den Broecke ne semble rien devoir à la terre natale. Il n'est que plus touchant de le voir — toujours comme le peintre — se souvenir de sa patrie, alors que, arrivé au faîte

des honneurs, sa place était déjà marquée dans le panthéon des gloires néerlandaises.

A part Henri Conscience, qui dans un roman intitulé « *Batavia* » ressuscite la physionomie de Van den Broeck, celui-ci n'a laissé aucune trace dans l'histoire de notre pays. Déplorons donc que, arrivée à la lettre V, la Biographie Nationale, publiée sous le patronage de notre Académie Royale, le passe tout à fait sous silence. La Belgique devrait cependant, nous semble-t-il, se glorifier d'avoir donné le jour au prestigieux animateur de la Compagnie hollandaise des Indes.

L'époque funeste où Van den Broeck vit le jour, explique assez l'émigration de sa famille. Comme tant de milliers de leurs concitoyens, ses parents préférèrent l'exil à l'abjuration de leurs croyances. C'est ainsi que le jeune Van den Broeck fut élevé à Amsterdam. Ses aventures, non moins que sa physionomie, permettent de croire que les circonstances influèrent moins puissamment sur sa destinée que son caractère personnel. Il fut en un mot le fils de ses œuvres.

Le style c'est l'homme, disait Buffon, et jamais cette vérité ne trouvera mieux son application que pour le personnage dont nous nous occupons. Le récit de ses campagnes, publié en 1630 sous le titre : « *Journaelsche aentyckenning van 't gene my op myne reysen, etc.* », est écrit avec la simplicité et la franchise du soldat. Ce n'est certes pas de lui qu'on pourra dire à chaque page : « A beau mentir qui vient de loin. » On s'étonne au contraire de le voir si fidèle dans son récit. De plus, les descriptions qu'il donne de l'Égypte et de l'Arabie émanent d'un esprit cultivé.

Tout dans la relation rédigée par Van den Broeck est empreint de véracité et il ne cherche pas à corser l'intérêt de ses aventures. A Ceylan, il voit quelque part un soldat allemand qui fait remuer ses oreilles comme un chien puis, à bord d'un de ses navires, un marin qui avale des poignards jusqu'à la garde et même des clous rougis au feu. Un autre matelot vide en trois traits un barillet d'eau. Ces anecdotes, et d'autres encore, appartiennent au domaine de la curiosité mais aussi de la vraisemblance.

L'homme qui dans son portrait semble un peu raconter ses campagnes, ne doit pas, comme le fameux Munchausen, sa seule renommée à ses dires personnels. S'il en fallait une

preuve, nous la trouverons toute entière dans les quatre vers que, de son vivant même, on inscrivait déjà sous le portrait gravé ornant l'édition de ses récits de voyage :

Dit is die Van den Broecke die Paerssen deed verwonderen
Doen eerst den Batavier op 't Rood Meyer quam donderen ;
Die by den Arabier en Indus was te land,
Die eerst voor 't Hollants volck den Handel heeft geplamt !

Cela veut dire :

Voici ce van den Broecke qui étonna la Perse
Lorsque d'abord le canon batave retentit sur la mer Rouge,
Qui sur l'Arabie et sur le continent indien
A fondé le commerce du peuple hollandais.

Les résultats gigantesques qu'obtint notre compatriote n'étaient pas dus à un plan arrêté en Hollande même. En majeure partie, ils sont l'œuvre spontanée de Van den Broecke, dont l'intrépidité va souvent jusqu'à l'héroïsme.

Surtout ne voyez pas en lui un coureur d'aventures. Au contraire, il entreprend, avec un esprit commercial parfaitement raisonné, les choses les plus hardies, risquant vingt fois sa vie, mais sachant ménager sa poudre. Si, au cours de ses croisières maritimes, il se montre un peu corsaire, il faut reconnaître à sa décharge que les Portugais et les Anglais de son époque ne poussaient pas très loin certains scrupules. On doit surtout remarquer que, n'ayant en vue que le seul avantage de la Compagnie des Indes, il n'en tira jamais aucun profit personnel.

La carrière d'expansionniste de cet émigré débute le 10 novembre 1605, date à laquelle il s'embarque à Amsterdam pour le Cap Vert afin de faire le trafic des peaux pour le compte d'Elias Trip et Cie.

Le 15 janvier de l'année suivante, Van den Broeck arrive à proximité de l'actuelle colonie du Cap, dans une ville qu'il désigne sous le nom de Portodali. Notre compatriote note que, le 24 du même mois, la contrée où il se trouvait fut couverte de sauterelles. Il en résulta une telle famine que les naturels durent se résoudre à vendre leurs femmes et leurs enfants. Pendant son sommeil, Van den Broeck faillit être dévoré par un serpent. Il fut sauvé grâce à l'innocente intervention d'un lézard.

Notre compatriote s'établit également à l'embouchure du Congo et remonta le cours de ce fleuve. Parti en 1609 pour l'Angola, Van den Broeck fut aussi le premier commerçant des Pays-Bas qui parvint à établir un comptoir sur cette côte malsaine.

A peine revenu à Amsterdam avec un chargement de 65,000 livres de dents d'éléphant, de cuivre rouge et de bois, Van den Broeck est chargé d'une nouvelle mission en Angola. Sur les côtes du royaume de Loango, il établit une première factorie pour le commerce des bois rouges, nommé stacolla.

Lorsque, en 1613, le gouverneur général des Indes Occidentales, Gérard Reinst, alla prendre possession d'un poste où tout était à créer, la réputation de notre compatriote était déjà tellement bien établie en Hollande que nous voyons ce haut fonctionnaire hollandais lui demander sa collaboration comme conseiller commercial.

C'est à dater de cette époque que Van den Broeck se dessine sous son vrai caractère.

Commandant le *Nassa* et inaugurant une nouvelle route commerciale beaucoup plus courte, celle de la mer Rouge, notre compatriote arrive à Aden et y fonde un comptoir. Puis, on l'expédie aux Moluques et, bientôt après, l'amiral Van der Dussen lui donne le commandement de sa flotte pour une expédition tentée afin de prendre possession, au nom de la Compagnie des Indes, de Pouloway. Se comportant avec vaillance, il s'empare de la place, mais ne peut s'y maintenir. Il fallut — c'est lui qui parle — « l'abandonner avec honte et perte ».

Visitant alors Ceylan, Van den Broeck capture, chemin faisant, un navire portugais chargé d'épices, puit vient jeter l'ancre devant Moka où jamais un navire européen n'avait encore paru. Accueilli avec grande pompe, il reçoit comme présent des robes d'hommes brodées d'or et partage le repas du Bassa en compagnie d'un troisième convive, un léopard familier. Ce félin poussait la hardiesse jusqu'à venir manger les reliefs du repas dans l'assiette de notre compatriote.

Après qu'on lui eut fait voir, entre autres choses intéressantes, les reliques de l'arche de Noé, Van den Broeck visite la forteresse en compagnie de quelques Hollandais. Là, un

clairon, se souvenant de la patrie absente, se met à jouer le « Wilhelm van Nassauwen ».

— Eh, Seigneur, dit un Turc, en lui frappant sur l'épaule, croyez-vous que cette place soit à vous ?

C'était un marin ottoman qui, guerroyant sur les côtes de l'Europe et, ayant été fait prisonnier par un navire de l'Amirauté devant Dunkerque, y avait séjourné quelque temps. Comme il conservait des Européens un très bon souvenir, il se montra fort serviable vis-à-vis des Hollandais.

Si Van den Broeck n'était pas maître de la place, il sut tellement bien capter les bonnes grâces du Bassa qu'il obtint de ne payer pour ses marchandises qu'un droit de 3 %, alors que les négociants indigènes devaient acquitter jusque 16 %.

Indignés des avantages faits à un « chien d'infidèle », alors que les vrais croyants étaient pressurés, ces indigènes portèrent leurs doléances au Bassa. Pour toute réponse, ce potentat répondit qu'il lui en plaisait ainsi, ce qui, dans toutes les langues du monde, veut dire : « Allez au diable ! ».

Pendant son séjour à Moka, notre compatriote est amené à parler de certaines fèves foncées de Kalauwa, dont on fait, dans le pays, une eau noire qui se déguste chaude. Il s'agit vraisemblablement ici du café qui ne fut introduit en Europe comme boisson que beaucoup plus tard.

A Surate, où il se rendit ensuite, Van den Broeck, ne fut pas moins heureux. A la barbe des autres Européens, il réussit à y fonder un comptoir. Reçu avec un empressement inusité, la Cour lui fait don de neuf robes, la plus grande distinction que l'on put conférer à un hôte.

De retour à Batam (île de Java), notre compatriote est informé de la mort du gouverneur Reinst. Appréciant à son tour les hautes qualités de Van den Broeck, le résident Coen lui donne, le 5 mars 1617, le commandement d'une flotte avec laquelle il alla, à l'île Maurice, à Madagascar et dans la Mer Rouge, croiser contre les Portugais.

C'est au cours de cette expédition qu'il accomplit un de ces faits qui suffirent à illustrer la carrière d'un homme.

Assailli par une violente tempête et jeté à la côte, il voit ses navires dépareillés. Pour mettre sa cargaison à l'abri et s'aidant des épaves, il réussit à construire un fort et l'appelle

Barrida ten Broeck. Puis, il arbore le pavillon néerlandais. Une flotte britannique étant venue à passer, notre compatriote offre vainement d'acheter un navire. Tout secours lui étant refusé par les Anglais, notre compatriote se résout à braver tous les périls.

Afin d'éviter des frais à la Compagnie, il prend le parti de faire par terre la route de Surate sur la mer d'Omam à Masulipatam sur le golfe du Bengale, c'est-à-dire de traverser l'Hindoustan dans toute sa largeur !

Le 30 septembre commence cet extraordinaire odysée. N'ayant avec lui que 163 soldats hollandais et 29 noirs, il est souvent attaqué par des forces considérables. Mais chaque fois ses fusillades nourries réussirent à mettre l'ennemi en fuite. Enfin, au bout de quarante-cinq jours, il arrive au terme de son pénible voyage.

Une bonne partie de sa troupe était restée en route. Mais, sans cesse, nous voyons Van den Broeck se préoccuper des blessés. Pendant cette rude campagne, au cours de laquelle il sut conquérir les bonnes grâces de certains souverains, notre compatriote n'oublie jamais la mission de confiance dont il est investi. Pour être un marin de rude bravoure, il n'en reste pas moins un négociant modèle.

Revenu à Bantam, en 1618, il y trouve les Hollandais engagés dans une guerre contre les Indiens et les Anglais coalisés. Aussi, son retour était-il attendu avec impatience. Il s'agissait de tenir tête à des forces relativement considérables. Van den Broeck est nommé capitaine-major des forces hollandais, avec mission de défendre la résidence de Djakarta. Il part, mais, à peine arrivé, les Indiens le bloquent par terre et les Anglais par mer. Se défendant avec la dernière énergie à la tête d'une poignée de braves, il est forcé de mettre bas les armes. Mais, quand sonne l'heure de la reddition, il obtient les honneurs de la guerre.

La paix signée, le Sultan le fait inviter à la Cour, alléguant qu'il attache un grand prix aux bonnes grâces de toutes les puissances européennes. Soupçonnant un piège, les Hollandais

délibèrent et, quoique la mission fut dangereuse, tombent d'accord pour accepter l'invitation ne voulant pas, « même au prix de leur existence », raconte notre compatriote, compromettre les intérêts vitaux de la Compagnie.

Accompagné de son médecin, le docteur De Haem, et suivi d'une escorte de cinq hommes, Van den Broeck se rend à la Cour et offre ses présents au prince. Mais à peine est-il arrivé que la garde du souverain se jette sur lui et l'enchaîne. « Pour mon malheur, raconte-t-il, et pour le bonheur de la Compagnie. »

Sous menace de mort, on le contraint d'écrire aux siens qu'ils devaient se rendre à discrétion. Il feint d'obéir, mais ses héroïques compagnons d'armes opposent aux sommations de l'ennemi un refus catégorique. Vainement, les Anglais tournent contre eux les canons de leur fort; ni ruse ni menace ne les intimident.

Espérant réussir par l'appât de l'argent, ils offrent au prince une rançon de 2,000 réaux. Pour toute réponse, ayant fait garotter solidement le commandant Van den Broeck et lui ayant passé la corde au cou, le Sultan envoie notre compatriote à proximité des remparts. Là, pour le mettre en évidence, on le hisse sur un affut et on lui intime l'ordre d'exhorter les Hollandais à la reddition. Mais, comme d'Assas, l'héroïque soldat ne fait que pousser à la résistance. Si, dans leur rage, les Indiens ne l'immolèrent point instantanément, c'est qu'ils avaient intérêt à le conserver.

Mais, comme les Hollandais voyaient leur poudre s'épuiser et que le gouverneur Coene ne pouvoit venir à leur secours que dans un avenir éloigné, il y avait nécessité de céder. Contraints de choisir, ils préférèrent encore se rendre aux Anglais plutôt qu'aux indigènes.

Le Sultan paya cher sa faiblesse vis-à-vis de son allié européen. Dépossédé par son vassal, le Pangeram, il fut réduit à la mendicité. Les Anglais eux-mêmes ne profitèrent que médiocrement de leur victoire. En effet, les Hollandais, apprenant l'arrivée du gouverneur général se remirent à fortifier leur résidence que Van den Broeck — devenu captif du Pangeram indigène, mais très bien traité — leur avait conseillé d'appeler Batavia, nom qui fut peint en gros caractères au

dessus de l'entrée de cette place. Quant à l'île elle-même, que les indigènes appelaient Jacata, Van den Broeck lui avait déjà antérieurement donné ce nom de Java qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Lorsque le gouverneur Coen arriva, il trouva mauvais que, sans son avis préalable, on eut baptisé ainsi la factorie. C'est pourquoi, quelque peu piqué, il fit effacer l'inscription. Le nom de Batavia a pourtant brillamment survécu. Comme on vient de le voir, c'est à Van den Broek que la grande ville doit son origine actuelle.

Le gouverneur fit des démarches incessantes pour obtenir la mise en liberté de Van den Broeck. Ayant pris son prisonnier en affection, le Pangeram ne céda qu'aux menaces. Mais, avant de rendre la liberté à notre compatriote, il lui raconta cet apologue :

« Un roi gardait précieusement dans une cage d'or un oiseau qui lui était cher, qu'il nourrissait des mets les plus délicats et comblait de ses bontés. Mais triste, l'oiseau captif dit au roi : Seigneur, il est bien vrai que tu es bon pour moi, mais qu'importe ! Laisse moi essayer mes petites ailes, et je reviendrai vers ma maison dorée où j'ai reçu tant de bontés. Touché par ce langage, le roi donna la liberté à l'oiseau. A la vérité, il revint, mais ne rentra plus dans sa cage d'or. »

Van den Broeck protesta, mais le roi eut bientôt l'occasion de lui rappeler l'apologue lorsque l'intrépide marin vint, à la tête d'une flotte, reprendre les hostilités contre Bantam.

Ayant reçu mission d'aller chercher en mer « ce qui était à prendre », notre compatriote s'acquitta de sa mission avec fidélité. En trois mois, c'est-à-dire du 11 juillet au 11 novembre 1619, il capture une cinquantaine de navires, faisant près de 1,200 prisonniers, dont une quarantaine de femmes. Van den Broeck prétend que ces dernières « consentirent à le suivre ». Croyons-le sur parole.

Le 15 décembre, notre compatriote avait réuni devant Bantam une flotte de 28 bâtiments qui bloquent la ville. En 1620, Van den Broeck renouvelle son engagement pour un terme de trois ans et part pour le détroit de la Sonde où il capture un navire anglais. Comme le commandant britannique de ce navire lui apprend que la paix vient d'être signée

entre les deux pays, Van den Broeck en profite pour combiner contre Bantam une action commune des deux flottes. Le 9 juin 1620, nous voyons les deux escadres fraterniser dans la victoire.

A la même époque, Pierre Van den Broeck est nommé directeur de tous les établissements hollandais établis en Arabie, en Perse et aux Indes, avec Surate comme résidence centrale.

S'embarquant, pour cette ville le 13 juin, sur le *t wapen Van Zeeland*, notre compatriote traverse la mer Rouge, se rend par terre à Moka et visite les divers comptoirs de la Compagnie. Partout il est reçu avec empressement. Les princes le comblent de présents. Cependant, à Surate, il éprouve quelques difficultés. En effet, faisant état de certains actes de piraterie, réels ou imaginaires, les Anglais avaient déclaré au souverain indien « que les Hollandais étaient des voleurs et non des marchands comme eux ».

Van den Broeck dut déployer des prodiges d'adresse pour triompher de ces accusations.

Comme l'engagement de notre compatriote expirait à ce moment, le gouverneur général des Indes lui demanda de rester encore pendant deux ans au service de ses commettants. Il y consentit et signa, le 1 avril 1626, un nouvel engagement, le nommant — aux appointements mensuels de 200 florins — directeur commercial de la « Compagnie des Indes et des Provinces-Unies pour l'Indoustan ».

Chez notre compatriote, l'esprit politique était à la hauteur de la hardiesse de son caractère. Voici une anecdote qui le prouve :

Comme vers la fin de 1626 la nouvelle de la mort du Grand Mogol s'était répandue, Van den Broeck comprit qu'il fallait être sur ses gardes. Il ne tarde pas à apprendre que l'héritier du trône, le prince Chrom, à la tête d'une formidable armée, marche sur Surate, exigeant une rançon de 10,000 roupies.

Que fait notre compatriote? Montant à cheval, il court au milieu de la nuit au devant du prince, annonçant que, au nom de la ville, il vient lui souhaiter la bienvenue. L'arrivant fut si touché de cet empressement qu'il proposa à Van

den Broeck de l'attacher à sa personne, lui offrant de splendides présents. Mais notre habile homme se contente de demander un nouveau firman. Cela fait, ajoute le narrateur, je m'en retournai à mes affaires.

On peut se faire une idée de l'aspect que présentait alors Surate, où Van den Broeck séjourna pendant plusieurs années, d'après une vue de la ville et la reproduction de la maison directoriale dessinés par notre compatriote et intercalés dans sa narration de voyage.

La réputation de notre compatriote était telle que le roi de Perse lui envoya des ambassadeurs pour l'inviter à sa Cour. Des présents de toutes espèces affluent alors chez lui. De Van den Broeck on a conservé le dessin d'une rareté zoologique; un bouc unicolore qui lui fut offert et dont il fallait limer de temps en temps la défense pointue pour ne pas être blessé. Un autre potentat lui envoya un bloc de neige pour rafraîchir son vin.

D'une extrême sévérité, mais aussi très juste, notre compatriote ne reculait pas devant les actes les plus énergiques pour punir les fautes de ses marins.

L'un d'eux ayant tué un Anglais, Van den Broeck réclame le coupable, déclarant au commandant de la flotte britannique que, sous le drapeau néerlandais la justice serait aussi bien administrée que sous celui du roi d'Angleterre. Déclaré coupable, le matelot meurtrier fut condamné à être précipité à la mer. S'il échappa à la mort, ce fut grâce aux instances des Anglais eux-mêmes.

En avril 1629, après neuf années de gouvernement, notre compatriote veut revoir l'Europe. Nommé amiral d'une flotte commerciale de retour, il débarque à Batavia. Le 22 août de la même année, il assiste aux funérailles du gouverneur Coen dont, dans le cortège funèbre, il porte les éperons.

C'est avec une véritable émotion que Van den Broeck raconte son départ.

La veille du jour où il devait mettre à la voile, le nouveau gouverneur général Speex donne, en l'honneur du nouvel

amiral, un grand banquet auquel assistent toutes les notabilités de la résidence.

Le 17 décembre 1629, au moment de l'appareillage de la flotte, le gouverneur conduit lui-même notre compatriote à bord de l'*Utrecht*, battant pavillon amiral. Là, tandis que les forts et tous les vaisseaux tirent des salves en l'honneur de Van den Broeck, l'illustre Antoine Van Diemen lui passe au cou la chaîne d'or, insigne de son autorité. C'est cette chaîne, très visible sur le portrait de Frans Hals, qu'il portera désormais en écharpe — comme tous les amiraux de Hollande avaient l'habitude de le faire à cette époque.

Outre le vaisseau amiral *Utrecht*, la flotte se composait des navires hollandais *Leyden*, *Hollandia*, *Dordrecht*, *Frederic-Henri*, *t' Zee paert*, *t' Wapen van Rotterdam*, *t' Wapen van Delft*, plus une galéasse vénitienne. La cargaison valait 1,200,000 florins,

Tandis que la flotte se dirigeait vers le Cap de Bonne-Espérance, un commencement de mutinerie se produit sur quelques navires. Peu après la galéasse sombre. Enfin le feu se déclare à bord du *Dordrecht*. L'équipage et la cargaison sont sauvés, mais l'asphyxie étouffe un jeune éléphant que Van den Broeck rapportait pour le Stathouder Frédéric-Henri. Ce serait cependant une erreur de penser que, à cette époque, la Hollande n'avait pas encore vu d'éléphant. A Vienne, dans l'ancienne collection de l'archiduc Charles, se trouve en effet le croquis d'un éléphant, évidemment fait d'après nature par Rembrandt.

Après une escale à Sainte-Hélène, la flotte arriva au Texel au commencement de juin. Notre compatriote fut chaleureusement accueilli à La Haye par le Prince qui le reçut le 20 juin, par les Etats Généraux et par la Compagnie des Indes. Cette dernière, voulant reconnaître ses services, lui fit don d'une chaîne en or valant 1,200 florins.

C'est trois années après le retour de Van den Broeck que Frans Hals peignit le vivant portrait qui devait l'immortaliser. C'est également ce tableau qui servit, en 1726, pour exécuter la gravure illustrant le grand ouvrage de Valentyn sur l'Inde :

« Oud en Nieuw Oost-Indic ». Sur ce portrait, on remarque que l'écu d'armes surmonté d'un haume qui se trouve placé au bas de la planche est resté en blanc.

Pourtant notre compatriote appartenait à une famille noble. Ses armes portaient : d'or semé de billettes de gueules à la fleur de lys du même brochant sur le tout.

Mais si sur cette gravure les armoiries manquent, on y trouve cependant, comme au bas de la première page du récit des voyages de Van den Broeck, publié pour la première fois en 1630, la fière devise qu'il avait adopté : « Een uur betaelt het all ».

D'après le recueil biographique de Vander Aa, Van den Broeck, revenu en Hollande pour prendre sa retraite, serait reparti pour les Indes en 1639 et aurait participé au siège de Malaca. C'est devant cette ville que, en 1646, une maladie l'aurait terrassé.

Ainsi se termina la magnifique carrière du glorieux expansionniste anversois qui, pendant un quart de siècle, avait si puissamment contribué à assurer la brillante prospérité des lointaines colonies hollandaises.

Ajoutons que, par suite de son mariage, Pieter Van den Broeck laissa une assez nombreuse postérité. Le compositeur de musique de ce nom — qui, en 1795, lors de la création du Conservatoire de Paris, fut nommé professeur de cor — appartenait à sa descendance. Mais celui qui, de par ses fonctions, se rapproche le plus du grand ancêtre est aujourd'hui M. Gustave E. Van den Broeck, chef de la vieille firme anversoise de courtage maritime, aussi connue en Hollande et dans les colonies néerlandaises que dans notre propre pays.
